

CITIZEN KANE

vu par

J.-L. BORGÈS

Citizen Kane (qui s'intitule en Argentine le Citoyen), a au moins, deux thèmes. Le premier d'une imbécillité presque banale, veut s'attirer les applaudissements des spectateurs distraits. Il est, dans ce but, très frappant : un millionnaire vaniteux accumule des statues, des jardins, des palais, des piscines, des voitures, des bibliothèques, des hommes et des femmes ; à l'image d'un collectionneur d'antan (dont par tradition on attribue les observations au Saint-Esprit), il découvre qu'un tel mélange et qu'une telle abondance ne sont que vanité et rien que vanité ; au moment de la mort il ne désire qu'un seul objet au monde : un pauvre traîneau avec lequel il s'amusait dans son enfance ! Le second thème est de beaucoup supérieur. Il unit le souvenir de Koheleth à celui d'un autre nihiliste Franz Kafka. Le sujet, métaphysique et policier à la fois, à la fois psychologique et allégorique, est la découverte de l'âme secrète d'un homme, à travers les ouvrages qu'il a construits, les mots qu'il a prononcés, les nombreuses destinées qu'il a brisées. Le procédé est celui de Joseph Conrad dans *Chance* (1914) et celui du très beau film *The Power and the Glory* : la rhapsodie de scènes hétérogènes, sans ordre chronologique. D'une façon étonnante et infinie, Orson Welles exhibe des fragments de la vie de l'homme Charles Foster Kane et nous invite à les combiner et à les reconstruire. Les formes de la multiplicité et de la diversité abondent dans le film : les premières scènes passent en revue les trésors accumulés par Foster Kane ; dans l'une des dernières, une pauvre femme, souffrante, joue sur le sol d'un palais, qui est aussi un musée, avec un énorme cassette chinois. Nous comprenons à la fin que les fragments ne sont pas le fait d'une unité cachée : le mal-aimé Foster Kane est un simulacre, un chaos d'apparences (corollaire possible, prévu déjà par David Hume, par Ernst Mach, et par notre Macedono Fernandez : aucun homme ne sait qui il est, aucun homme n'est quelqu'un). Dans l'un des contes de Chesterton *The Head of Caesar*, je crois, le héros observe que rien n'est plus effrayant qu'un labyrinthe qui n'a pas de centre. Ce film est exactement ce labyrinthe.

Nous savons tous qu'une fête, un palais, une grande entreprise, un repas d'écrivains ou de journalistes, une ambiance cordiale de camaraderie

franche et spontanée sont essentiellement horribles : Citizen Kane est le premier film qui les montre en ayant quelque conscience de cette vérité.

L'exécution est digne, en général, du vaste thème. Les prises de vue sont d'une admirable profondeur, prises de vue dont les arrière-plans (comme dans les toiles des préraphaélites) ne sont ni moins précis ni moins fidèles que les premiers.

J'ose prévoir, cependant, que Citizen Kane durera comme « durent » certains films de Griffith ou de Poudovkine dont personne ne nie la valeur historique mais que personne ne se résigne à revoir. Il souffre de gigantisme, de pédanterie, d'ennui. Il n'est pas intelligent, il est génial : dans le sens le plus sombre et le plus allemand de ce mot.

(dans SUR N° 83 Buenos-Aires 1945.)

Jorges Luis BORGÈS.

Traduction d'André Filiu.